



Complainte du comateux puant

Céline Mayeur

L'endroit le plus confortable que j'eus connu au cours de mon existence froide et fétide fut les plaines indécises du coma.

Il faut préciser que je n'avais jamais été heureux. On m'avait prévenu que ma vie serait rude parce que je n'étais pas comme les autres : un peu trop agité, un peu trop excité, un peu trop vivant !

Putain ! Quand j'y repense, mes parents se plaignaient parce que je tardais à prononcer mes premiers mots. Tous ces mots, je les gardais précieusement dans mon esprit comme des trésors, et je ne les offrais que dans les grandes occasions, pour que chacun se souvînt de leur brillance. Après les classiques « papa » et « maman », il y eut « marguerite », « étoile », « rivière » et « papillon ». Ils n'étaient guère satisfaits de mes perles, il me fallait être de plus en plus prolix, alors je fabriquais des perles de synthèse à partir de ce que j'entendais partout autour de moi : « aspirine », « serpillière », « cassoulet », « télé ».

Bientôt, on me demandait de me taire. La télévision m'avait volé la vedette, les parents étaient trop harassés en rentrant du travail pour écouter mes bagatelles.

C'était la même chose quand on m'avait appris à marcher. Tel un acrobate, je prenais de la hauteur pour préparer le plus beau des spectacles à mes parents. Il fallait que je me concentre pour ne pas trébucher. J'étais comme un funambule sur un fil, le moindre souffle, le moindre cri m'auraient fait chuter. C'était un peu ce qui arriva, artiste refoulé dès le premier numéro, on m'avait puni pour avoir tenté de viser plus haut que les autres. Il fallait que je fisse preuve de plus de modestie – cause toujours, gros thon !

Dès que la famille et la maîtresse avaient le dos tourné, je jouais des tours, je grugeais tout le monde... ce que j'ai pu ramasser comme billes ! Et comme torgnoles aussi... En classe, je ne tenais pas en place, et alors ? J'étais le seul à me démarquer, on aurait dû m'applaudir pour ça, j'étais celui qui faisait preuve du plus de fantaisie, à proposer mes sauts à tout mon public mal mouché de petits camarades mangeurs de boudin et de purée.

Et à la cantine... ah, ah ! La cantine ! Je faisais mes propres expériences, je croyais à l'époque que l'on pouvait manger par les trous de nez. C'était maman qui disait ça : « Si tu ne manges pas ta daube, je vais te la faire bouffer par les trous de nez ! » On ne pouvait pas m'en vouloir d'avoir testé la chose, pas sur moi, bien sûr, mais sur les autres, pourquoi pas ?

On disait que j'étais un enfant hyperactif.

À cause de ce terme technique que je ne comprenais pas vraiment, j'étais pointé du doigt constamment ; qu'il pleuve ou qu'il vente, on me refusait une place dans le bus, une friandise, une partie de jeu ou un goûter d'anniversaire.

J'avais eu la malchance d'être né roux : je collectionnais les insultes et les moqueries. C'était le temps des avanies de l'enfance. On disait que je sentais mauvais et que des mouches avaient chié sur mon visage. On disait aussi que j'avais dû me faire bronzer avec une passoire. Ah, mes taches de son, ce qu'elles ont pu inspirer comme cruelles allusions !

Avec toutes les rumeurs sur mon compte, à l'adolescence, je n'avais jamais pu me rapprocher des filles. En plus, elles me trouvaient laid à cause de mon appareil dentaire et de mes lunettes. Chienne de vie ! Je n'étais pas disposé à me faire une place dans ce monde. J'étais sûrement trop fragile, la nature se débarrasse de ses dégénérés et de ses disgracieux.

C'était arrivé progressivement, je vomissais le peu d'aliments qui pénétraient dans ma bouche et la fièvre s'emparait de mon corps et de mon âme. J'étais devenu aussi léger qu'un oiseau, je ne m'étais jamais senti aussi bien que dans le corps d'un mourant. C'était la caresse d'un ange sur ma carapace de homard. Je muais et toutes ces peaux mortes que je retrouvais dans mon lit étaient une neige douce et grumeleuse sur laquelle je m'allongeais. Les filaments de bave se répandaient sur mon menton et mon cou. Ils devenaient cotonneux, je les enroulais autour de mes doigts, c'était amusant. Ma voix prenait une inflexion étonnante à force de ne plus parler que par monosyllabe.

On me retrouva dans un état végétatif par un beau matin de mai. Je dis « on », parce que ça faisait longtemps que je ne disais plus « maman ». Elle ne m'avait jamais aimé, n'avait jamais essuyé mes larmes, elle était la source de toutes mes peines.

J'entends encore son « Oh ! » rauque... Quand j'y repense, j'aurais aimé qu'elle me rappelle mon prénom, cela m'aurait plu de me le rappeler, depuis le temps que l'on me surnommait, j'avais perdu mon identité.

Désormais je vivais là, je veux dire à l'hôpital. Puisqu'il m'avait été interdit de m'extérioriser, de gesticuler, de crier, de toucher tout ce qui était beau et doux à mes yeux, j'étais devenu un meuble... enfin, pas tout à fait. Cela eût été trop facile. Il fallait bien que je tire ma petite vengeance personnelle sur ces années passées à subir les insultes de tous. Ces hommes et ces femmes vêtus de blancs allaient payer pour les autres : ils allaient me laver de mes déjections, nettoyer mes dents qui sentaient l'œuf pourri, ils allaient froter mon corps couvert de croûtes, essuyer ma bave et ma morve.

Je serais pour une période indéfinie dans ce monde matériel un corps malodorant. J'en ferais vomir plus d'une, surtout les femmes enceintes, de futures mères indignes, parce qu'il ne peut pas en être autrement dans ce monde de capitalisme, d'individualisme, d'égoïsme. Une partie de moi regarderait vomir ce panel de gens qui ne songent qu'à leur maîtresse ou leur amant. J'entends déjà les plaintes de Virginie. Elle dit que je sens le rat crevé. Si elle savait... dans mon corps pourri, l'autre partie de moi scintille dans les eaux miroitantes de mon monde.

Là-bas, je nage avec les sirènes et elles ne chantent que pour moi. Je marivaude avec les séraphins et déjeune avec les elfes. Dans le cœur profond de mes plus balsamiques pensées, je suis aimé et l'apparence n'existe pas. Je ne suis qu'une bise tiède, aussi limpide que les murmures d'un ruisseau, mais je vis, j'existe par les cris puissants de ma conscience, tellement puissante qu'elle résonne ici-bas.

Virginie me regarde, je crois qu'elle m'a entendu. Elle profère un : « Pardon, monsieur Léonis. »

« Pardon » : j'avais attendu que l'on prononce ce mot pendant toutes ces années mais les gens refusaient de reconnaître leur méchanceté. Ils étaient bien trop fiers et qui étais-je, petit être insignifiant, pour mériter leur pardon ?

À cet instant Virginie est belle, elle n'est plus la grosse truie qui change sans ménagement ma protection. Derrière ses lunettes à la mode, je peux percevoir un regard tendre, un soupçon de sincérité et de gentillesse. Elle répète « pardon » et cette douceur fait mal à mon âme brisée. Ce mot est comme une friandise offerte à un mourant, dernière volupté dégustée du bout des lèvres avant de s'étouffer.

Ce mot, je le garde dans mon cœur comme la denrée alimentaire indispensable à ma survie. Je l'emporterai quand je serai las de diffuser autour de moi ma puanteur. Alors je lèverai l'ancre et j'irai rejoindre les sirènes, pour ne plus jamais revenir de ma dimension imaginaire.